

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 18

Artikel: Boutade
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un matin deux membres de la commission s'amérèrent chez le président et, longuement, avec un luxe de prudentes circonlocutions, lui révélèrent l'objet de la surprise. La société avait décidé d'offrir à M. Corniveau son portrait peint à l'huile par le meilleur peintre du chef-lieu. Mais l'artiste réclamait des séances de pose. D'abord on avait essayé de le contenter en lui communiquant une photographie du président, mais le peintre avait renvoyé cet objet avec indignation, annonçant qu'il refusait la commande si l'original ne venait pas se mettre à sa disposition. Force fut bien dans ce cas de mettre M. Corniveau au courant de la surprise.

La démarche impressionna vivement le président qui, après avoir consulté son épouse, promit d'entreprendre prochainement le voyage du chef-lieu pour se prêter, pendant deux jours, soit quatre séances, aux exigences de l'artiste.

Quand les délégués se furent retirés, l'ex-douanier et l'ancienne repasseuse se regardèrent.

Son portrait sur toile peint à l'huile par un grand artiste... Ah ! on pouvait dire que les *Enfants de Bellini* faisaient bien les choses...

— On le mettra là, dit Mme Corniveau, dans le grand panneau du salon, en face de la porte... Ce sera d'un effet superbe.

M. Corniveau se rengorgeait. Il allait avoir son image en tableau, dans un cadre doré, comme les hommes d'Etat et les grands écrivains?...

Mais un détail le tracassait...

Quels vêtements allait-il mettre pour se rendre chez le peintre ? Dans quel costume figurerait-il sur le tableau ? D'abord, il avait pensé se mettre en bras de chemise pour rappeler son habitude familiale dans son intérieur. Mais sa femme invoqua la solennité de la circonstance. Ce n'était pas de Corniveau, rentier, que l'artiste devait reproduire les traits, mais bien de Corniveau président des *Enfants de Bellini*. La gravité de l'habit noir était de rigueur.

— Avec ma belle chaîne d'or étalée sur le gilet, fit M. Corniveau.

— Et un devant de chemise que je m'en vais repasser tout exprès, ajouta Mme Corniveau, comme jamais je n'en aurai repassé un de ma vie...

Huit jours après le peintre vit arriver le couple dans son atelier. L'honnête président était superbe, rasé jusqu'au sang, le cou raidi dans un énorme carcan de toile, tout vêtu d'un drap luisant comme un soleil.

Mais la chemise surtout était merveilleuse : droite, dure, lisse, éclatante, pareille à un mur fraîchement blanchi, elle chantait l'habileté professionnelle de Mme Corniveau, qui marchait, toute radieuse, la tête haute, à côté de son chef-d'œuvre.

— Comment désirez-vous la pose, demanda le peintre, de face ou de profil ?

— Comme ceci fit l'ancien douanier.

Et M. Corniveau prit une pose pleine de majesté, l'habit ouvert, les deux mains sur les genoux.

Le maître se mit à la besogne.

Au bout d'une heure, le visage était esquissé, les épaules se dessinaient... Tout à coup les yeux de l'artiste rencontrèrent le fameux devant de chemise. Ahuri, il regardait cette surface plane, bête, inerte, sur laquelle aucune ombre ne s'accusait, dont aucun trait ne rompait l'aveuglante monotonie. Reporter cette steppe blanche sur la toile, il n'y fallait pas songer, cela eût fait un placard énorme. Le mur, qui faisait la gloire de Mme Corniveau, lui parut une gageure, un défi.

Tout à coup la colère s'empara du peintre. D'un bond il fut près du président, le doigt indigné posé sur le carré éblouissant.

— Qu'est-ce que cette horreur ?

Un cri répondit au sien. Mme Corniveau venait de s'élançer, bouleversée et rugissante. Horreur ! on osait qualifier ainsi l'objet merveilleux qu'elle avait poli, cylindré, calamistré avec tant d'amour et d'ardeur ?

Hélas il était trop tard...

Déjà les mains nerveuses du peintre fourraient le fameux devant, le tordaient, le pétrissaient, en faisaient une loque sans nom qui amenait des larmes de rage dans les yeux de Mme Corniveau, affolée devant cette dévastation.

Le présidait, scandalisé de cet attentat contre sa tenue, levait les bras au ciel.

Mais déjà le maître, reculé de quelques pas, contemplait son œuvre souriant et apaisé.

— Voilà, fit-il visiblement satisfait, maintenant nous pouvons continuer.

Ce mot rendit ses esprits à Mme Corniveau.

— Continuer ? s'écria-t-elle, avec ça ?... Elle désignait son chef-d'œuvre, lamentablement flétris et chiffonnés.

— Certainement, répliqua le peintre, c'est bien plus artistique ainsi.

— Artistique ou non, riposta Mme Corniveau, je suis plus compétente que vous en matière de devant de chemise. Tout le monde sait que j'ai fait honneur à mon métier de repasseuse...

— Madame, je ne dis pas.

— Tant que je vivrai mon mari ne fera pas faire son portrait sans avoir une chemise absolument irréprochable, n'ayant pas un pli...

— Mais c'est impossible !.. ce devant de chemise serait affreux en peinture...

— Tant pis pour la peinture, monsieur, dans ce cas mon mari se passera du portrait... Viens, Corniveau, nous n'avons plus rien à faire ici. Je ne pense pas que tu veuilles déshonorer ta femme en figurant pour la postérité avec une chemise dont la compagne de la vie aurait rougi.

Le président habitué à obéir aux ordres de sa femme ne se le fit pas dire deux fois.

Très dignes, froissés jusqu'au plus profond de leurs étres, M. et Mme Corniveau quittèrent l'atelier, faisant d'amères réflexions sur le sans-gêne et le manque de tenue des artistes.

Et les *Enfants de Bellini* durent se contenter, à l'occasion du fameux jubilé, d'offrir à leur président une belle pipe en écoume de mer [avec ses initiales gravées sur le fourneau. Franz Foulon.

M. Georges Rochat.

Nous nous associons de tout cœur aux témoignages de regrets exprimés par nos confrères de la presse au sujet de la mort accidentelle de M. Georges Rochat. Ses collègues de la *Gazette* et les nombreux amis qu'il possédait à Lausanne et dans le canton, sont profondément affligés par ce malheureux événement. M. Georges Rochat était un de ces hommes dont le caractère attire immédiatement l'estime et la sympathie. Nous qui avions l'occasion de le rencontrer journalièrement et d'échanger fréquemment quelques paroles avec lui, avons pu apprécier sa parfaite amabilité, la droiture de ses sentiments et son inaltérable franchise en tout. Quand, dans la conversation, Georges Rochat avait exprimé son opinion sur une affaire quelconque, politique ou autre, on savait immédiatement tout ce qu'il en pensait : chez lui, jamais de réticences, d'arrière-pensée.

Comme journaliste, notre regretté confrère était une plume alerte, spirituelle et de beaucoup de mérite. Les comptes-rendus de courses, de fêtes, de concours, d'expositions, comme sa chronique locale, dénotaient toujours une grande finesse d'observation. Son style avait un genre à part, une originalité qui faisaient lire avec un réel agrément tout ce qu'il écrivait.

La rédaction de la *Gazette* perd en M. Georges Rochat un excellent et précieux ami, un collaborateur difficile à remplacer. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le touchant et magnifique article nécrologique que M. Ed. Secretan lui a consacré dans la *Gazette* de mercredi.

Nous prions la famille de M. Georges Rochat, si brusquement et si cruellement éprouvée, d'agréer l'expression de nos plus sincères, de nos plus vives condoléances. L. M.

Opéra. — Un de nos collaborateurs, qui a assisté à la représentation de mardi, nous écrit :

L'Amour mouillé, opérette en 3 actes, musique de L. Varney, représenté pour la première fois sur notre scène le mardi 26 avril. — Voici en deux mots donnés de la pièce.

Pampinelli, lieutenant-général de Tarente, veut donner à son neveu Ascanio la main de sa filleule Lauretta. Celle-ci, dont le cœur n'a pas encore parlé, n'y voit aucun inconvénient. Tous les préparatifs sont faits pour la célébration du mariage, lorsque

apparaît, à Lauretta, Carlo, le prince de Syracuse. Tous deux s'éprennent d'une tendre flamme ; là-dessus, duo d'amour et refus de Lauretta de s'unir à Ascanio ; elle entrera plutôt au couvent.

Au second acte, entre parenthèse, de beaucoup le supérieur, nous la voyons se promener avec ses compagnes et deux religieuses. Pampinelli, qui a conçu des soupçons sur l'origine du refus de sa filleule, entre dans l'enceinte du couvent, à la faveur d'un déguisement, suivi de près par le prince Carlo, accompagné de son fidèle Casciarino, en costumes de religieux. Ils ont voulu rejoindre Lauretta. Après des pérégrinations sans nombre et des quiproquo les plus amusants, les amoureux se retrouvent et le tout finit par un mariage, dont Ascanio prend philosophiquement son parti.

Sur ce livret, Varney a composé une musique fraîche et originale, dont les airs ne sont peut-être pas assez faciles pour être retenus à première audition, mais dont la facture est presque toujours distinguée. L'auteur, a entr'autres, su ramener, avec beaucoup de bonheur et de talent, un leitmotif très heureux. On peut dire, sans être taxé d'exagération, que les interprétations ont tous été à la hauteur de leur tâche. Mlle Lambrecht a remporté ses succès habituels par sa grâce et un entrain dont elle ne se départit pas un instant. Sa voix, qui convient à merveille à l'opérette, est toujours juste et ses vocalises qu'elle conduit avec la plus grande facilité sont d'un goût parfait. Elle nous l'a prouvé dans la délicieuse valse de la cage : *P'tit oiseau, p'tit mignon*, morceau difficile que le public a bissé avec frénésie. Mme Peyral, dans le rôle de Lauretta, a été bonne et a montré de sérieuses qualités de diction.

La note comique de la soirée était représentée par M. Dubuisson, qui incarnait le rôle du fidèle Casciarino, le terrible Pampinelli (M. Montclair) et sa non moins terrible et amoureuse épouse (Mme Reynaud), tous excellents. Les chœurs de femmes étaient bien étudiés et ont fait plaisir. Il ne faut pas oublier nos obscurs, mais vaillants machinistes, qui nous avaient réservé une surprise dans l'acte du jardin du couvent, décoré avec un goût exquis. Décidément, le comité du théâtre a eu la main heureuse et il a droit à tous nos éloges pour la façon distinguée dont il a rempli son mandat. A. B.

* * *

Demain, dimanche, à 8 heures, seconde représentation de **La Fille du Tambour-Major**, opéra-comique en 3 actes, musique d'Offenbach.

Boutade.

Une dame de Lausanne disait l'autre jour à son mari : « Mon cher, il m'est impossible de rester plus longtemps sans domestique. »

— Eh bien, nous allons faire insérer une annonce dans la *Feuille d'Avis*.

— Oui, mais je redoute tellement ces annonces !... Toute la journée la sonnette sera en mouvement ; les filles me viendront par liés.

— Laissez-moi faire, Marie, je vais te rédiger l'annonce de telle façon que tu ne seras point trop ennuyée.

Et le mari fit insérer trois fois l'annonce suivante :

On demande une bonne domestique qui ne craigne pas l'ouvrage.

Personne ne se présenta.

L. MONNET.

Les magasins populaires de MAX WIRTH,	à Zurich, Bale et St-Gall	envoient l'étoffe en quantité tout à fait suffisante pour
6 essuie-mains,	de qualité durable . . .	Fr. 1 50
6 chemises tolle	écru ou blanche. . .	» 6 —
1 enfoncage de lit,	joli choix de modèles. . .	» 4 —
1 tablier de cotonne,	pouvant se la- ver, 100 cm. de largeur . . .	» 0 60
ainsi que tous les articles de ménages et pour trous- seaux à des prix très avantageux.		
Demandez les échantillons aussi des étoffes en laine. Adresse : Max Wirth, Zurich.		

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Planches à dessin de premier choix. —

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.